

Ce territoire était alors composé, en partie, de *lots blancs* c'est-à-dire de terres qui étaient censées n'avoir pas de propriétaires, et sur lesquelles le premier venu, pouvait à un moment donné, s'établir, pour exploiter, soit les bois francs, en y faisant du sucre et du sel de potasse, soit les pruchières où les cèdrières en y faisant de l'écorce ou des perches. Plusieurs même s'établissaient définitivement sur un lot blanc, quittes à l'acheter plus tard du propriétaire, si jamais ce dernier se présentait.

Or, en l'année 1846, le nommé Joseph Jean, était venu s'établir de bon printemps, sur un de ces lots blancs, dans une petite cabane en troncs d'arbres, bâtie en pleine forêt, à quelques arpents du lac. Jean était un cultivateur ruiné des anciennes paroisses.

Nous avons, Dieu merci, de belles et de bonnes qualités, mais nous avons aussi, et malheureusement, de grands et de sérieux défauts. L'un de ces défauts, le principal, est l'entêtement dans la routine, et une horreur inexplicable pour tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une amélioration. " Mon père a fait ainsi, je dois faire de même." Quand un de nos cultivateurs a lâché cette phrase suprême, c'est son dernier mot, sa raison finale, il n'en revient plus.

Ainsi, vous voyez une foule d'*habitants*, qui, depuis trente, quarante, et même cinquante ans, sèment toujours le même grain dans la même pièce de terre, et mettent leur mauvaise récolte sur le compte des mauvaises années, quoi que vous puissiez leur dire au contraire. D'autres laboureront avec un couteau à la charrue, dans les terrains pierreux, ou feront des *planches* de six pieds de large, dans les terres élevées et bien égouttées, où des *planches* de trente pieds leur donneraient moins d'ouvrage et plus de profit. D'autres enfin, au lieu de mettre les pierres de chaque côté du champ et en faire une muraille sèche, ce qui est d'une grande économie sans guère